

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 225
VENDREDI 21 AVRIL 1950

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE
INTERNATIONALE ANARCHISTE

Le numéro : 10 francs

L'eau bénite de Bidault aura du mal à laver les blessures des matraqués de Brest et de la S.N.E.C.M.A.

La productivité

Le gouvernement vient d'officialiser le mot. Une Commission Nationale de la Productivité a été créée. Son but : rechercher le moyen de diminuer le prix de revient des objets, d'augmenter le volume de la fabrication sans en augmenter les charges.

Il existe plusieurs procédés pour augmenter la productivité.

D'abord la modernisation de l'outillage.

Ensuite la réduction du gaspillage de temps ou de matière première.

Enfin l'augmentation de la cadence.

Or, il semble bien que lorsqu'on parle de productivité, de primes à la productivité, ce soit vers les travailleurs que les Pouvoirs publics clignent un œil complice !

Moderniser l'outillage, il est bien certain que ce problème ne concerne que les patrons ou l'Etat et que personne ne songe à demander aux ouvriers de se cotiser pour acheter des machines.

Diminuer le gaspillage de temps ou de matières premières, il semble bien que ce soit là un problème d'organisation intérieure et nous n'avons pas entendu parler de projets visant à remplacer les directions d'entreprise actuelles par les ouvriers.

Augmentation de la cadence. Cela en effet concerne les travailleurs. C'est le travail aux pièces, c'est la réduction du temps « gaspillé », autrement dit c'est intensifier l'effort des travailleurs, c'est accélérer l'usure de la machine humaine, c'est demander à ceux qui travaillent une dépense accrue d'énergie alors qu'il existe des chômeurs et des désœuvrés.

L'augmentation du rendement individuel, c'est le chômage, c'est-à-dire la diminution du volume des salaires.

Pour ne pas être un leurre, l'augmentation de la productivité doit être suivie d'une diminution des heures de travail, la mise à la disposition de la production de tous les oisifs et des éléments astreints à des tâches imprévues. Les plans de production ne doivent pas être tributaires du profit mais des besoins.

Seule une économie libertaire peut faire de la productivité une arme d'évasion, en compensant le surcroit d'effort qu'elle exige par une augmentation des loisirs et en l'orientant non pas vers l'asservissement de l'homme à la machine, mais de la machine à l'homme.

POUR LIQUIDER FRANCO la parole doit être donnée aux travailleurs

Certains autres, pour qui la liberté n'a pas de couleur et qui ne se nourrissent pas uniquement d'anti-stalinisme ont alors fait observer que les Russes n'avaient pas le monopole de l'oppression et qu'il y avait, à notre portée, en Grèce et en Espagne, de beaux terrains d'intervention pour les démocrates occidentaux avides de justice et de liberté.

A Brest

LA POLICE ABAT UN GREVISTE

A Brest la situation tendue depuis quelques jours s'est brusquement aggravée. La police a tiré ! Un homme a été abattu, 65 autres blessés dont 23 grièvement.

La brutalité policière a été si manifeste que ce n'est plus la C.G.T. seulement, mais toutes les organisations syndicales qui s'élèvent avec indignation contre la répression orchestrée par le jésuite Bidault.

Cette colère que nous ressentons tous, lorsque nous voyons une nouvelle fois des travailleurs matraqués, pourchassés, abattus par l'autorité capitaliste, ne nous empêchera pas de penser que la combativité de la classe ouvrière mériterait d'être employée à autre chose qu'à la « libération » d'un député arrêté pour violence, couvert par l'immunité parlementaire et risquant tout au plus huit jours de prison avec sursis si celle-ci est levée.

QUAND David Rousset a lancé son projet d'enquête sur les camps de concentration en U.R.S.S., on a fait remarquer que jamais les dirigeants russes n'accepteraient de soulever — futé légerement — le rideau de fer et qu'il était en conséquence impossible de faire quoi que ce soit en faveur des malheureux travailleurs russes. « La situation nous dépasse — dit certains démocrates d'Europe occidentale — nous sommes impuissants ! »

Entre l'Espagne et nous, entre la Grèce et nous, pas de rideau de fer, pas d'armée rouge pour nous empêcher d'agir. Pourquoi donc ne pas commencer par là et prouver ainsi de façon éclatante que nous ne sommes pas plus pour l'oppression capitaliste que pour l'oppression stalinienne.

Les sévices de Franco contre les travailleurs antifascistes espagnols sont bien connus et n'ont plus à être prouvés : il y a quelques jours à peine 27 d'entre eux étaient condamnés à Ocaña à des peines très fortes, chaque semaine des hommes et des femmes sont exécutés pour délits politiques. (1) et l'on sait officiellement qu'il y a dans les prisons d'Espagne environ 100.000 prisonniers politiques.

Comment les « Démocraties » peuvent-elles tolérer un tel état de choses, alors qu'il n'y aurait qu'un geste à faire, un simple encouragement à donner

au peuple espagnol qui se chargerait immédiatement de supprimer toute raison d'enquête en supprimant geôliers et prisons. Pourquoi ces démocraties n'ont-elles rien fait depuis 1945, date de la fin « officielle » du fascisme ? Pourquoi ne font-elles rien ? C'est qu'elles sont impuissantes, prisonnières, qu'elles sont de leur propre système. Il est dans la nature intime et profonde du capitalisme de faire passer les questions d'économie et de profit avant les questions de justice et de dignité humaine. C'est vrai pour les rapports entre individus d'une même nation, c'est aussi vrai pour les rapports entre nations. Le rideau de fer entre l'Espagne et nous c'est le capitalisme avec son réseau compliqué et sournois des intérêts et des profits. Il est moins visible que le rideau qui nous sépare de l'Europe Orientale, il est tout aussi efficace !



— De quoi se plaignent-ils ces anarchistes ? « Mon Espagne aussi est noire et rouge !!!

Une conclusion s'impose. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils ne peuvent faire aucun crédit aux Gouvernements, qu'aucune solution n'est à atteindre des politiciens et des organismes du type O.N.U. Sur le plan international comme sur le plan national, c'est par leur action autonome, directe, qu'ils pourront arriver à des résultats.

Une œuvre immense de solidarité active, directe des travailleurs en faveur

du peuple espagnol se poursuit tous les jours au prix de mille sacrifices, impulsés magnifiquement par les exilés libertaires espagnols et soutenus par les groupes et fédérations anarchistes de plus de vingt pays différents.

Cette action obscure est en général méconnue. Parfois des actes plus spectaculaires viennent la rehausser comme ce fut le cas il y a quelques mois quand trois jeunes anarchistes italiens se rendirent maîtres de l'ambassade franquiste de Gênes ou, les 8, 9 et 10 février dernier quand les comités des I.W.W. (2) contre Franco, avec l'aide de divers mouvements libertaires américains, organisèrent une démonstration massive devant le consulat franquiste de New-York, ou, encore récemment, au Mexique, la mise hors d'état de nuire d'un représentant de Franco.

Il y a là, tant dans la solidarité de tous les jours que dans ces démonstrations symboliques, les germes d'une action décisive. S'ils le veulent les travailleurs, déshérités et malheureux mais riches de fraternité et d'espoir, peuvent faire entendre leur voix et par leur intervention liquider Franco. Travailler pour libérer les victimes de Franco c'est travailler dans une large mesure à sa propre libération.

SAVOY.

(1) Pour plus de précisions voir les journaux du mouvement libertaire espagnol en exil : Solidaridad Obrera, Ruta, C.N.T., etc... (en vente au Libertaire).

(2) Industrial Workers of the World, syndical libertaire américain.

Le "scandale" de Notre-Dame

LE Libertaire n'avait pas cru, la semaine passée, devoir intervenir dans la défense du jeune inculpé. Mais la presse quotidienne ayant ouvert le débat, nous ne saurons attendre davantage.

L'information donnée dès le lundi par la presse quotidienne nous avait désagréablement surpris. Et nous sommes heureux qu'André Breton ait relevé dans *Combat* du mercredi « le ton patelin » avec lequel ce journal avait informé ses lecteurs en portant avant même toute information sérieuse, un jugement extrêmement partiel, hostile au geste de Mourre et de ses amis.

Sur le fond d'abord : les quelques paroles qu'a prononcées Mourre étaient, n'en déplaise à Jean Paulhan, très vraies, très intéressantes, très profondes. Stigmatiser une Eglise dont l'inspiration est de renonciation, d'humilité, de refoulement, c'est défendre la vie, c'est affirmer la puissance et la jeunesse de la vie, c'est revendiquer pour la vie contre une morale d'interdiction, d'imitation, d'atrophie. Et cela venait merveilleusement à point, alors que les magistralis renversées et les éblouissants sophismes des conférences du père Riquet touchaient à leur fin. Nous en traitons d'autre part.

Et puis, nous ne pouvons suivre Thierry Maulnier dans sa naïve (?) interrogation : « Y a-t-il des gens de bon sens pour croire que les dangers qui menacent la liberté humaine et les puissances contre lesquelles il se serait honorable de lever l'arme du scandale ont leur trône dans les cathédrales ? ». Que Thierry Maulnier pense à l'Espagne — entre autres — qu'il s'informe. Le silence de l'Eglise de France suffit à sa culpabilité. Nous jugeons l'Eglise à ce qu'elle fait lorsqu'elle détient la puissance... Et même en France, Th. Maulnier est-il si sûr que l'Eglise ait cessé d'être un ennemi de la liberté ?

En tout cas, nous qui n'avons pas hésité à exécuter en Espagne un archevêque bénissant les massacres d'ouvriers, nous sommes sans doute avec les surréalistes, avec Breton, avec Nadeau aussi, les plus proches du geste de Mourre.

Nous ajouterons que, sans doute, comme le laisse penser Pauwels, les inquiets, les mal-pensants d'aujourd'hui — et qui sait, peut-être justement des Dominicains ! — ne désavoueront pas, au fond d'eux-mêmes, les paroles de Mourre, et son acte.

Venons-en donc, aux actes.

Justement, s'il y a, en l'Eglise, des inquiets, donc en fait, des révoltes, des hérétiques (même s'ils le nient), ce sont des hommes qui ont le sens du scandale. Nous voulons croire — puisqu'on parle quelquefois de chrétiens révolutionnaires, de catholiques anarchistes — que ceux-ci auront été, au fond, d'accord et que l'opportunité de l'acte sera de peu de poids dans leur opinion.

Il est certain, d'ailleurs, que le geste de Mourre — nous n'osions l'espérer — aura renué l'opinion et

fait peut-être plus pour pousser enfin à quelque réflexion les fidèles de Notre-Dame que la prose discutable de vingt années de propagande anticléricale désuète et en porte-à-faux.

Mais le geste de Mourre n'est justement pas de l'anticléricalisme d'humour. Pauwels oppose une seule phrase de Rimbaud au geste de Mourre. Pour nous, les deux sont de même nature et de même efficience.

La lutte se mène comme elle peut, comme l'esprit souffle où il veut.

Hors les cathédrales ou au beau milieu d'un culte qui est loin de s'arrêter aux portes de la basilique et vient souiller nos dimanches par les ondes.

(Suite page 2, col. 1.)

fait peut-être plus pour pousser enfin à quelque réflexion les fidèles de Notre-Dame que la prose discutable de vingt années de propagande anticléricale désuète et en porte-à-faux.

Il y a là, tant dans la solidarité de tous les jours que dans ces démonstrations symboliques, les germes d'une action décisive. S'ils le veulent les travailleurs, déshérités et malheureux mais riches de fraternité et d'espoir, peuvent faire entendre leur voix et par leur intervention liquider Franco. Travailler pour libérer les victimes de Franco c'est travailler dans une large mesure à sa propre libération.

SAVOY.

(1) Pour plus de précisions voir les journaux du mouvement libertaire espagnol en exil : Solidaridad Obrera, Ruta, C.N.T., etc... (en vente au Libertaire).

(2) Industrial Workers of the World, syndical libertaire américain.

Une conclusion s'impose. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils ne peuvent faire aucun crédit aux Gouvernements, qu'aucune solution n'est à atteindre des politiciens et des organismes du type O.N.U. Sur le plan international, c'est par leur action autonome, directe, qu'ils pourront arriver à des résultats.

Une œuvre immense de solidarité active, directe des travailleurs en faveur

du peuple espagnol se poursuit tous les jours au prix de mille sacrifices, impulsés magnifiquement par les exilés libertaires espagnols et soutenus par les groupes et fédérations anarchistes de plus de vingt pays différents.

Cette action obscure est en général méconnue. Parfois des actes plus spectaculaires viennent la rehausser comme ce fut le cas il y a quelques mois quand trois jeunes anarchistes italiens se rendirent maîtres de l'ambassade franquiste de Gênes ou, les 8, 9 et 10 février dernier quand les comités des I.W.W. (2) contre Franco, avec l'aide de divers mouvements libertaires américains, organisèrent une démonstration massive devant le consulat franquiste de New-York, ou, encore récemment, au Mexique, la mise hors d'état de nuire d'un représentant de Franco.

Il y a là, tant dans la solidarité de tous les jours que dans ces démonstrations symboliques, les germes d'une action décisive. S'ils le veulent les travailleurs, déshérités et malheureux mais riches de fraternité et d'espoir, peuvent faire entendre leur voix et par leur intervention liquider Franco. Travailler pour libérer les victimes de Franco c'est travailler dans une large mesure à sa propre libération.

SAVOY.

(1) Pour plus de précisions voir les journaux du mouvement libertaire espagnol en exil : Solidaridad Obrera, Ruta, C.N.T., etc... (en vente au Libertaire).

(2) Industrial Workers of the World, syndical libertaire américain.

Une conclusion s'impose. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils ne peuvent faire aucun crédit aux Gouvernements, qu'aucune solution n'est à atteindre des politiciens et des organismes du type O.N.U. Sur le plan international, c'est par leur action autonome, directe, qu'ils pourront arriver à des résultats.

Une œuvre immense de solidarité active, directe des travailleurs en faveur

du peuple espagnol se poursuit tous les jours au prix de mille sacrifices, impulsés magnifiquement par les exilés libertaires espagnols et soutenus par les groupes et fédérations anarchistes de plus de vingt pays différents.

Cette action obscure est en général méconnue. Parfois des actes plus spectaculaires viennent la rehausser comme ce fut le cas il y a quelques mois quand trois jeunes anarchistes italiens se rendirent maîtres de l'ambassade franquiste de Gênes ou, les 8, 9 et 10 février dernier quand les comités des I.W.W. (2) contre Franco, avec l'aide de divers mouvements libertaires américains, organisèrent une démonstration massive devant le consulat franquiste de New-York, ou, encore récemment, au Mexique, la mise hors d'état de nuire d'un représentant de Franco.

Il y a là, tant dans la solidarité de tous les jours que dans ces démonstrations symboliques, les germes d'une action décisive. S'ils le veulent les travailleurs, déshérités et malheureux mais riches de fraternité et d'espoir, peuvent faire entendre leur voix et par leur intervention liquider Franco. Travailler pour libérer les victimes de Franco c'est travailler dans une large mesure à sa propre libération.

SAVOY.

(1) Pour plus de précisions voir les journaux du mouvement libertaire espagnol en exil : Solidaridad Obrera, Ruta, C.N.T., etc... (en vente au Libertaire).

(2) Industrial Workers of the World, syndical libertaire américain.

Une conclusion s'impose. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils ne peuvent faire aucun crédit aux Gouvernements, qu'aucune solution n'est à atteindre des politiciens et des organismes du type O.N.U. Sur le plan international, c'est par leur action autonome, directe, qu'ils pourront arriver à des résultats.

Une œuvre immense de solidarité active, directe des travailleurs en faveur

du peuple espagnol se poursuit tous les jours au prix de mille sacrifices, impulsés magnifiquement par les exilés libertaires espagnols et soutenus par les groupes et fédérations anarchistes de plus de vingt pays différents.

Cette action obscure est en général méconnue. Parfois des actes plus spectaculaires viennent la rehausser comme ce fut le cas il y a quelques mois quand trois jeunes anarchistes italiens se rendirent maîtres de l'ambassade franquiste de Gênes ou, les 8, 9 et 10 février dernier quand les comités des I.W.W. (2) contre Franco, avec l'aide de divers mouvements libertaires américains, organisèrent une démonstration massive devant le consulat franquiste de New-York, ou, encore récemment, au Mexique, la mise hors d'état de nuire d'un représentant de Franco.

Il y a là, tant dans la solidarité de tous les jours que dans ces démonstrations symboliques, les germes d'une action décisive. S'ils le veulent les travailleurs, déshérités et malheureux mais riches de fraternité et d'espoir, peuvent faire entendre leur voix et par leur intervention liquider Franco. Travailler pour libérer les victimes de Franco c'est travailler dans une large mesure à sa propre libération.

SAVOY.

(1) Pour plus de précisions voir les journaux du mouvement libertaire espagnol en exil : Solidaridad Obrera, Ruta, C.N.T., etc... (en vente au Libertaire).

(2) Industrial Workers of the World, syndical libertaire américain.

Une conclusion s'impose. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils ne peuvent faire aucun crédit aux Gouvernements, qu'aucune solution n'est à atteindre des politiciens et des organismes du type O.N.U. Sur le plan international, c'est par leur action autonome, directe, qu'ils pourront arriver à des résultats.

Une œuvre immense de solidarité active, directe des travailleurs en faveur

du peuple espagnol se poursuit tous les jours au prix de mille sacrifices, impulsés magnifiquement par les exilés libert

LES RÉFLEXES DU PASSANT



OSSUAIRE

Le colonel Rémy a fait couler beaucoup d'encre. Son article la « Justice et l'Opprobre » publié par « Carrefour » a soulevé de nombreuses polémiques, et je m'en voudrais de ne pas appuyer mon point de vue. Sur un si court passage, un passage émouvant. Le voici : « Aux politiciens qui s'arguent le droit de maintenir en prison un homme (Pétain) qui a été un des sommets de la gloire de la France, je poserai cette simple question : »

— Existe-t-il chez nous quelqu'un d'assez qualifié pour interdire au vainqueur de Verdun le droit de revoir encore une fois, de son vivant, cet ossuaire de Douaumont où, depuis trente ans l'attendent ses soldats ?

« Je pense que la réponse appartient d'abord aux Anciens Combattants de Verdun. »

Il a bien raison ce Rémy, quand on parle de maréchal ou ne peut pas ne pas parler de gloire et surtout d'ossuaire et de fidélité, même chez les macabées. Képi et bâton étoilé placés au pied des charniers, voilà bien les som-

Aux Auberges de la Jeunesse
CONSERVER
L'INDÉPENDANCE

Le C.L.A.J.P.A., en fonction des décisions issues du dernier Congrès de Puteaux, a participé à la création de la Fédération des Auberges de Jeunesse, au comité directeur de laquelle se retrouvent — comme par hasard — tous ceux qui affirmaient ne pas être satisfaits par le projet du Ministère. Nous espérons toutefois que ces bons apôtres ne se sont pas trop fait violenter.

Le M.L.A.J. représente à notre sens la meilleure formule pour une organisation de jeunes, gérant eux-mêmes leur secteur de loisirs, sans ingérence politique ou étatique.

Dans cette rubrique, nous signalons que la transformation du M.L.A.J. en C.L.A.J. fut le premier pas vers l'établissement vers lequel il semble aboutir. La représentation de certaines organisations (dont nous ne disons pas la valeur) dans les conseils d'administration était déjà une atteinte aux principes de la gestion et du contrôle direct. Mme, mieux que le résultat du Congrès de Puteaux, ne peut illustrer ce que nous avançons. Les voix qui détenaient les représentants de ces organismes ont complètement faussé le résultat du vote. Nous pouvons affirmer que sans ces voix, les Ajistes souverainement représentés s'opposaient à la Fédération d'Etat.

En 1946, pourtant, les Ajistes ont su,

à une caste de bureaucrates qui voulaient se substituer à la gestion par les usagers. En fait c'est ici que se joue la partie. L'Etat, les politiciens et les bureaucrates ne peuvent tolérer de précédent exemplaire. Et l'Ajiste actuel, par ses méthodes, constitue le précédent révolutionnaire. Par sa structure et son esprit, le M.L.A.J. et ses activités échappent à la tutelle des fonctionnaires, des techniciens, des contrôleurs que l'Etat traîne derrière lui. C'est un mouvement qui est appelé à prendre toujours plus d'influence dans les milieux « jeunes ». Les Ajistes qui le composent décident tout seul — comme des grands — ce qu'il convient de faire, quelle doit être l'orientation de leur mouvement. Une telle situation détonne dans l'Etat bourgeois. Cette jeunesse « tapageuse et turbulente », il faut l'assagir, la discipliner ; pour son bien, évidemment. Et pour bien le montrer, on va lui donner des aides, des guides, des chefs, des techniciens, des farfelus, des frromagers, des inamovibles. On ne peut tout de même pas laisser toute cette jeunesse désorientée !

Allons, réfléchissons, camarades ! Ne voyez-vous pas l'immense duplicité, dont après avoir été les complices inconscients, vous seriez les victimes ?

A travail l'indépendance !

REPOSE A LA « VERITE »

Les soucis de M. Bidault

(Suite de la première page) Mais il est trop facile, sans doute, de traiter le « perturbateur » de déséquilibré ou de mauvais plaisir. Le seul qui sait que son geste serait une minute de clairvoyance et d'après.

Nous sommes ici, près à engager la bataille pour que Mourre ne soit pas condamné en vertu d'un Code monstrueux. La répression n'efface rien. D'autres gestes pourraient suivre.

Un psychiatre a été nommé pour examiner Mourre. Les conclusions du psychiatre inclinent à penser que le déséquilibré n'est pas l'inculpé. Voudrait-on (et nous savons que l'Eglise en est capable) éviter une condamnation scandaleuse et enfermer Mourre au fond d'un asile ?

On sort de prison plus facilement que de Saint-Anne pour certains cas.

Nous ne laisserons pas faire.

GEORGES

se confond avec celui du Patronat le franc, grâce à des manœuvres boursières, accuse une ascension artificielle, et qu'il s'agit, sur le plan international, de renforcer la solidarité de la communauté Atlantique, où la guerre d'Indochine bat son plein, où des armes arrivent à Cherbourg, que l'on peut prendre sérieusement en considération des revendications ouvrières, et remettre en question un équilibre financier déjà menacé dangereusement. Ainsi l'intérêt de l'Etat-Patronat

est de faire de l'Etat-Patronat

se confond avec celui du Patronat

les deux n'ont qu'un désir : écraser, asservir totalement les travailleurs.

La guerre d'usure qui se caractérise à Clermont et à Marseille entre ouvriers et patrons ne peut que tourner à l'avantage des seconds. Nous l'avons dit, nous le redisons : seule l'action violente, simultanée, immédiate, pourra faire triompher les millions d'hommes que les Bidault et Cie considèrent comme des serfs industriels. E.A.

Prolétariat intellectuel

V. — LE PROBLÈME ÉTUDIANT : LE MOUVEMENT F.E.R., LA SOLUTION

Dans la première quinzaine de décembre, des tracts sont apparus sur les murs de la Sorbonne et des autres facultés, ont circulé dans les amphithéâtres et ont été distribués à la sortie des cours. Ils expriment l'opinion d'un groupe de jeunes anarchistes, étudiants, ouvriers et syndicalistes qui proposaient aux étudiants deux choses : un mode d'organisation d'abord, une méthode d'action ensuite.

a) Un mode d'organisation : De l'avantage des anarchistes, il ne peut y avoir de solution au problème étudiant que dans le cadre d'une organisation fédérale, étudiante, révolutionnaire.

Organisation fédérale, parce qu'il nous semble évident que la racine profonde du problème étudiant est l'inconscience des étudiants, inconscience qui trouve son origine dans la confusion sociale et dont la conséquence est la gestion des institutions étudiantes par des personnes incapables ou indifférentes, parfois les deux, en tous cas n'agissant pas sous le contrôle des principaux intéressés, les étudiants eux-mêmes.

Il se fait, nous pensons que le seul moyen permettant de « réveiller » les étudiants est de les mettre en présence de leurs responsabilités, de les inciter à discuter eux-mêmes les pseudo-solutions en présence, à dégager un mode d'action constructif ; cela directement, sans qu'il soit possible de décharger ces tâches sur de quelconques « responsables ».

Des rapports interindividuels plus étroits sont donc nécessaires pour que la libre confrontation des idées puissent être élaborées des prises de position, tenant compte des besoins de tous. En bref, nous nous refusons à ce qu'une

minorité (U.N.E.F., par exemple) prenne en charge ces confrontations et impose les décisions qui en découlent.

Organisation étudiante, en outre, parce que les étudiants ont des intérêts particuliers, à la fois en tant que consommateurs, qu'en tant que futurs producteurs, leur appartient, en effet, d'une part, d'assurer le contrôle de la gestion de toutes les institutions régissant la vie étudiante (Facultés, restaurants, salas, Sécurité sociale, cité, copar, etc...), afin de les adapter à leur fonction.

La gestion directe aurait le triple résultat d'éliminer tous les parasites administratifs (doyens, recteurs, directeurs, inspecteurs, etc...), d'assouplir la structure de l'Université en l'ajustant aux réalités, plutôt qu'aux désiderats d'un ministre, de développer par l'exercice de cette responsabilité collective, le sens de la responsabilité individuelle. Il importe d'autre part que les étudiants préparent leur intégration dans la structure sociale, face aux obstacles accumulés devant eux, soit par des professionnels or

repas, leur logement, les transports, les inscriptions universitaires et opèrent le sabotage scientifique de la vie sociale, partout où cela sera possible. Un mouvement de révolte étudiante, collectif et concerté, pourrait être l'étincelle qui donnerait naissance à une flamme révolutionnelle. (Des exemples historiques confirment ces vues : Quelle fut l'origine de la révolution russe ? De l'avalanche syndicaliste en France à la fin du siècle dernier ? Du mouvement d'émancipation hindou ? Et à l'heure actuelle, sautant sur méconnaissance le rôle des étudiants dans la lutte antifasciste en Amérique centrale ?)

CONCLUSION

Nous avouons qu'il est impossible de déterminer avec certitude si le sens de l'évolution de la mentalité étudiante sera positif. Nous constaterons cependant, qu'en dépit de toutes les causes d'apathie que nous avons énumérées, une certaine inquiétude se fait jour. Nombreux sont ceux qui éprouvent un vif sentiment de malaise devant le caractère inexorable de la pression sociale. C'est ainsi qu'on l'a vu des étudiants se réunis en cercles d'études pour pallier à l'imperfection de l'enseignement, éditer des bulletins à l'usage des étudiants plus défavorisés et qui ne peuvent assister aux cours.

Dans tous les domaines, spontanément, des groupes à structure libertaire prennent naissance. Sur le plan des idées, de plus, l'objectivité de certains spécialistes des sciences de l'homme a une influence certaine : quotidiennement, des sociologues, des psychologues, des biologistes, des éducateurs, expliquent, à leur insu d'ailleurs, des notions de caractère anarchiste. Gageons que nombre de ceux qui, demain, seront des anarchistes consciens, sont aujourd'hui à mille lieux de donner ce nom à leurs conceptions les plus fermes. (Néanmoins que les propriétaires des maisons communautaires d'étudiants, qui ont montré et montrent encore tous les jours qu'en dépit de l'obstruction des pouvoirs publics, la gestion directe était réalisable.)

Il ne tient qu'à nous de coordonner ces différents courants. Déjà, par l'activité du F.E.R., des sympathies ont été éveillées. Sachons utiliser nos forces idéologiques. Propagons dans les milieux universitaires les notions de fédéralisme, de gestion, d'action directe, peut-être rencontrerez-vous un écho que nous ne soupçonnions pas. Quoi qu'il en soit, il est évident que la collaboration entre les jeunes travailleurs et les étudiants pour l'éducation d'une société plus humaine est souhaitable et ne peut que hâter la prise de conscience du prolétariat en général, qui à l'heure actuelle est aussi bien intellectuel qu'ouvrier et que payé.

(Fin.)

Charles DEVANCON.

En vue de renforcer la coordination effective de notre action, nous demandons à nos lecteurs étudiants de se mettre en rapport avec nous.

S'adresser au responsable aux questions étudiantes, Commission des Jeunes, 145, quai de Valmy, Paris (10).

HOCH MEURANT
n'est plus

Nous avons reçu samedi matin la triste nouvelle ; notre camarade Joulin, délégué du C.N. au Congrès de la 1^e Région lui avait rendu visite. Nous lui laissons la parole.

« Je m'étais fait un devoir au nom de notre Comité National de lui rendre visite. Et c'est ainsi que j'ai revu, une dernière fois, ce militant sans reproche. J'ai discuté encore avec lui de ce mouvement qu'il aimait tant et qui, jusqu'à sa dernière minute, demeura la raison de sa vie.

L'animateur du vieux « Germinal », organe de la Fédération du Nord du Mouvement Anarchiste, a succombé à la tâche. Nanti d'une force de caractère exemplaire, il me rappelait encore l'anniversaire de sa condamnation à mort, le 5 avril 1906 par le tribunal militaire d'Oran. Il passa 102 jours dans une cellule et devait par la suite donner toute sa force, toute sa foi à son idéal.

Hoche Meurant, militant accompli, était animé par un remarquable esprit d'abnégation et de solidarité.

Nos camarades espagnols se souviennent bien de lui ; pendant la dure mais combien belle épreuve de leur Révolution, il se sacrifia pour n'importe quel militant à n'importe quelle heure de jour ou de nuit, offrant ses repas, donnant sur son maigre salaire le nécessaire pour protéger un camarade. Sa maison, c'était le sanctuaire où le militant pourchassé par la répression venait chercher toute la vigueur, toute la chaleur, toute l'espérance de la liberté. Sa maison, c'était le relai international de la fraternité anarchiste.

Il me rappelait quelques épisodes de la Révolution espagnole à laquelle il participa, l'organisation des collectivités, la défense de la Révolution, tout était empreint de l'esprit de liberté, mais où chacun œuvrait pour sauvegarder l'œuvre constructive de la Révolution. Dans tous ses actes, prédominait le sens de l'organisation. Il ignorait l'esprit de boutique, de chapelle.

D'abord servir son idéal et en être dignes.

Il n'a à aucun moment de sa vie décliné.

Puissions-nous, nous tous qui restons, être ses égaux dans notre vie de militants.

Nous nous en voudrions d'omettre dans cette activité intense, pour le Mouvement Anarchiste, l'aide si précieuse, si affectueuse, si confiante qu'il a rencontrée dans sa compagnie.

Qu'elle trouve ici l'expression de notre sincère amitié dans la douleur qui l'entoure.

LE C.N. DE LA F.A.

RÉUNIONS PUBLIQUES
ET CONTRADICTOIRES2^e REGION

PARIS V^e ET VI^e
(Sacco-Vanzetti)

Vendredi 21 avril à 20 h. 45

Palais de la Mutualité (Salle X)

< DES JEUNES PARLENT
AUX JEUNES >

Un jeune ouvrier, un Ajiste, un « Jeune », un étudiant nous exposeront leur point de vue sur les problèmes actuels.

* *

MONTREUIL-BAGNOLET

Le 26 avril, à 20 h. 45

Café du Grand Cercle (1^{er} étage)

171, rue de Paris

MONTREUIL (Métro : Robespierre)

Capitalisme, Etatisme
et Institutions libertaires

par le camarade Zinopoulos

* *

7^e REGION

BRIVE

Lundi 24 avril, à 20 h. 30

Salle du Cercle Intellectuel

Envers et contre
tous les politiciens

Vers le Socialisme
et la Liberté

Orateur : Aristide Lapeyre

* *

8^e REGION

LYON

Samedi 6 mai, à 20 h. 30

Brasserie de l'Étoile, 1, cours Gambetta

La gestion ouvrière
est-elle possible ?

Orateur : Joyeux

* *

UN MAGNIFIQUE PROGRAMME

Les artistes que vous aimez

de l'Art, de l'Humour, du Rire avec :

Yann BRIEUX, le ménestrel de la radio

Léo CAMPION, des Deux-Anges

Jacques CATHY,

du Théâtre de Dix-Heures

Paulette CHARDIN, de la Vache Enragée

Léop FERRE

de la Rose Rouge et de la Radio

Jane GARDON, des Concerts Parisiens

Gaston GASSY, de la Vache Enragée

Jacques GRELLO

de la Tomate et de Cavaeu

Rachel LANTIER, de la Vache Enragée

CULTURE ET RÉVOLUTION

A L'AVANT-GARDE DE LA RÉVOLUTION

La grève gestionnaire

III. - Les techniciens

La gestion ouvrière est d'abord la promotion générale des valeurs contenues par les routines!

OS précédents articles avaient pour but de démontrer les nécessités d'un changement radical dans les méthodes de lutte des travailleurs, l'élevation constante du niveau moyen des connaissances des hommes permettant de considérer comme possible une transformation de l'organisation de l'économie.

Mais il est bien certain que ces lois découlent de considérations générales, de l'étude de l'histoire, de la technologie, de la philosophie voire de la sociologie n'ont de pénétration pratique que lorsqu'elles échappent à ce caractère général qui a guidé leur élaboration pour s'appliquer à des cas concrets et directement perceptibles à la masse des individus.

Il est évident par exemple, que les travailleurs atteints du complexe d'inériorité devant le « gigantisme » de leurs entreprises, cristallisent les sentiments confus qui les agitent lorsqu'ils se trouvent en présence de problèmes gestionnaires par une phrase dans laquelle se mêle le désir de leurs capacités personnelles et la méfiance quant aux intentions des cadres spécialisés.

« Oui, mais les techniciens, que font-ils en cas de grève gestionnaire ? »

Le développement du machinisme, la multiplicité des découvertes et leurs applications à l'industrie, suivant un rythme de plus en plus accéléré a donné naissance à une catégorie de citoyens doués, dans une branche d'activité déterminée, d'un savoir supérieur à celui de la moyenne des hommes, savoir que leurs obligations professionnelles contribuent à augmenter continuellement, et qui par conséquence risque de former une caste dans la communauté.

Et en même temps que se développait ce groupe humain nouveau, que les nécessités techniques faisaient privilégié, se développait autour de lui toute une « légende » qui le dotait, avec l'exagération qui accompagne généralement les phénomènes nouveaux et pas encore suffisamment étudiés, de possibilités illimitées, de vertus pouvant lui permettre de résoudre par son savoir tous les problèmes sociaux et obligeant les hommes dans l'impossibilité de se passer de son concours à accepter ses vues sur l'organisation de l'économie.

Il n'est pas rare d'entendre dire que les rapports entre l'homme et l'économie seront réglés suivant les intérêts particuliers « hiérarchiques » de cette nouvelle classe de « patriciens » et que la société de demain en épousera le contour, les règles, les classifications techniques !

C'est aller un peu vite en besogne et attribuer aux techniciens en tant que classe une capacité politique qui reste à démontrer et à laquelle la nature même de la profession s'oppose.

Jetons un regard sur les nécessités techniques actuelles, sans cesse en évolution et on s'aperçoit que le travail du technicien ne s'achève pas à l'usine, mais qu'il lui faut, s'il veut gravir les échelons qui au cours de sa vie active l'amèneront au sommet de la hiérarchie de sa catégorie, ce qui est son ambition suprême, s'imposer un surcroît de travail intellectuel qui ne lui laisse guère de loisir pour cultiver d'autres connaissances et en particulier celles qui échappent à sa spécialisation et qui ont trait à l'organisation générale des hommes.

Il est vrai qu'il existe une catégorie de techniciens qui échappe aux servitudes de l'usine et qui pourraient former une caste susceptible d'acquérir la capacité politique ! Elle est composée de techniciens qui, au lieu de mettre leurs connaissances au service d'une entreprise, d'être des producteurs, se sont transformés en « conseillers », n'exercent pas réellement leur profession, mais traçant pour des groupements ou des organisations quelconques des plans de l'organisation de l'économie suivant l'intérêt ou le désir de ceux qui les emploient.

Ce sont des technocrates !

Nous les trouvons dans les grandes administrations (ne pas les confondre avec les fonctionnaires) de l'Etat, dans les conseils d'administrations des entreprises, dans les coulisses de partis où ils dressent les plans économiques lus aux assemblées par leurs « patrons ».

Il est bien certain que, sans souci de l'avancement hiérarchique leur carrière suivant le cours de celle de leurs « employeurs », ils auraient les loisirs, la liberté intellectuelle qui semble manquer au prolétariat laborieux en « blouse » pour penser et promouvoir un mouvement axé sur l'arrivée au pouvoir de cette classe nouvelle.

Mais en dehors même de la rivalité qui oppose ces deux branches issues d'une même souche, on peut voir par l'énumération fait plus haut, que dispersés entre des organismes rivaux, les technocrates ne forment pas une caste unique susceptible de conduire l'ensemble des techniques, mais des équipes de mercenaires à la solde de groupements divers et que l'arrivée de certains d'entre eux à la direction des affaires n'est pas un succès de leur caste, mais de leurs patrons politiques, succès auquel ils participent naturellement.

Nos prix marqués entre parenthèses indiquent port compris

CE QU'EST L'ANARCHISME
LYG : Vers un monde libertaire : 15 fr.
(25 fr.) — G. BERNET : Guerre des Classes en Espagne, 25 fr. (35 fr.)

F. A. : Les Anarchistes et le Problème Social, 20 fr. (30 fr.) — E. BESNARD : Le Féodalisme Libéral, 10 fr. — C. A. BONTEMPS : L'Esprit Libertaire, 5 fr. (10 fr.) — P. KROPOTKINE : L'Anarchie, son Idéal, sa Philosophie, 30 fr. (40 fr.). Aux Jeunes Gens, 10 fr. (20 fr.) — R. BOCKER : De l'Autre Rive, 3 fr. (8 fr.) — Y. FOUGER : Réflexions sur l'anarchie, 5 fr. (10 fr.) — F. HODIN : La Peinture et les Politiciens, 30 fr. (30 fr.) — BARBEDETTE : Pour la Justice Economique, 10 fr. (20 fr.) — M. BAKOUNINE : L'Organisation de l'Internationale, 5 fr. (10 fr.) — P. GILLE : L'integration sociale, 10 fr. (20 fr.) — T.L. : La Lutte, 12 fr. (22 fr.) — J. GNOTUS : Anarchie 1934, 12 fr. (22 fr.) — A. PRUDHOMEAUX : Catalogue Libertaire (1934-1937), 40 fr. (55 fr.) — G. LEVAL : Anarchisme et Abondancisme,

Même lorsqu'ils jouent un grand rôle comme en Russie ils ne sont encore, eux les technocrates, que les agents des dirigeants réels c'est-à-dire des cadres non pas économiques mais politiques de l'Etat. Le bureaucrat fonctionnaire du syndicat ou du parti est plus que l'ingénieur dirigeant l'entreprise, le représentant de la classe de privilégiés et ils associent celui-là dans le partage des bénéfices de l'exploitation des travailleurs russes il conserve pour lui seul le « pouvoir ».

Mais les techniciens, ceux qui exercent leur profession dans les entreprises, sont, en général, beaucoup plus préoccupés par le caractère mouvant de leurs connaissances, par les nécessités de l'avancement technique et hiérarchique que par des recherches philosophiques. Nous pouvons dire que seule une minorité est gagnée à la vie militante réelle et attachée à une partie politique et lorsque un technicien est dans ce cas, il ne reste pas longtemps dans l'entreprise et rejoint rapidement les cadres du parti en dehors de cette entreprise, il devient donc un technocrate. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il n'y ait pas d'exception à cette règle et que les techniciens réfractaires à la vie militante soient dénués d'idées politiques et sociales. Mais lorsqu'on examine leur organisation syndicale, la CGC, qui les groupent en majorité, on s'aperçoit rapidement que

leur action ne déborde pas l'intérêt corporatif du moment.

Et demain en présence d'une grève gestionnaire le technicien dans sa majorité régnera l'entreprise !

Le souci de sa sécurité matérielle, la volonté de continuer l'effort qui doit l'emmener à la promotion désirée, et aussi le secret espoir qu'une déflection à l'échelon supérieur lui permettra d'obtenir cette promotion qui, sans ce « coup de chance », aurait encore pu se faire attendre longtemps ou encore la crainte de voir son poste occupé pendant son absence, autant de facteurs qui joueront alors un rôle décisif.

Et cela quel que soit le doute qui pourraient planer sur le caractère de la rémunération. Tout simplement parce que en dehors de celle-ci, l'élévation dans la hiérarchie technique assure des « avantages » incontestables : travail plus agréable, moins pénible, corporellement plus propre, sentiment (d'ailleurs faux), de

s'installer dans le fauteuil du directeur ! Mais examinons l'entreprise-type. Son personnel se divise en trois catégories distinctes. D'abord les manuels, puis la main-d'œuvre intermédiaire, enfin le cadre supérieur.

Et bien, on peut constater qu'à travers la période qui correspond à la vie moyenne d'un producteur, et dans les limites de ces catégories difficilement perméables, l'économie capitaliste recrute son personnel techniquement qualifié au sein des catégories inférieures.

Et si personne ne songe à remplacer l'ingénieur par le balayeur, tout le monde sait que le manœuvre spécialisé a d'abord été manœuvre, que le professeur, 3, c'est-à-dire l'outilleur, a d'abord été P.1 et ensuite P.2, que les chefs d'équipes ont été recrutés parmi les ouvriers hautement qualifiés et qu'ils finissent fréquemment leur carrière comme contremaîtres. Au bureau de dessin on gravit également les échelons à longueur d'années et dans le cadre supérieur il est tout un échelonnage de postes qu'il faut recréer avant la consécration suprême.

Et nous pouvons alors de bon droit nous demander pourquoi cet avancement normal en économie capitaliste peut être impossible, parce que plus rapide, en cas de gestion ouvrière, alors que la majorité des bénéficiaires dans le second cas estime qu'elle se fait trop attendre dans le premier.

Remarquez d'ailleurs que l'ouvrier qualifié ou le cadre qui attend cette promotion du régime capitaliste *estime toujours* qu'elle est trop longue à venir et que les interminables discussions des ouvriers dans les entreprises tournent autour du poste qu'ils considèrent comme devant récompenser leur valeur réelle et que la routine leur fait attendre.

La gestion ouvrière n'a pas comme prévention de faire d'un ignorant un homme de savoir, mais de précipiter cette promotion naturelle pour combler les vides, promotion que nos adversaires peuvent considérer comme prémature mais qui se produira à plus longue échéance dans le cadre même du régime capitaliste.

Et nous pouvons alors de bon droit nous demander pourquoi cet avancement normal en économie capitaliste peut être impossible, parce que plus rapide, en cas de gestion ouvrière, alors que la majorité des bénéficiaires dans le second cas estime qu'elle se fait trop attendre dans le premier.

Et à un camarade de chez Renault qui me disait :

— Je suis d'accord pour la gestion ouvrière, dis-moi vite ce qu'il faut que j'apprenne pour contribuer à sa réussite ?

Je répondis :

— En cas de grève gestionnaire je ne demande pas de forcer ton talent, je te demande simplement de faire pour toi le même ouvrage que tu fais pour ton patron depuis vingt ans.

— Mais encore, rétorqua ce camarade, s'il se produit des vides et que je sois obligé de les combler, que dois-je apprendre pour pouvoir être à la hauteur de ma tâche ?

— Alors dans ce cas, il faut tout simplement te préparer à faire, non pas ce qui est en dehors de tes possibilités, mais ce à quoi tu aspires depuis longtemps et que sans la gestion ouvrière tu n'auras fini par accomplir qu'après de longues années d'attente et bien que tu sois persuadé de pouvoir l'exécuter de suite.

— Non la gestion ouvrière ce n'est pas le balayeur remplaçant l'ingénieur ! C'est le meilleur des P. 3 promu chef d'équipe, c'est le technicien du bureau d'étude qui « monte » à la direction technique, c'est le manœuvre qui s'essaie à la routine de tout automatique, c'est un des chefs d'équipe qui prend la place du contremaître défaillant, c'est en un mot la promotion accélérée de valeurs tenues d'instinct par les vieilles routines d'un monde vétuste.

Si le problème des techniciens est un problème qui mérite d'être étudié avec soin ce n'est pas un problème de caste, un problème de prédominance politique comme le croient trop de travailleurs attirés par le complexe d'inériorité mais simplement un problème psychologique.

Si nous nous penchons sur l'exemple de la Russie de 1917, de l'Espagne de 1936, des démocraties populaires après la dernière guerre (et sans préjuger du jugement que l'on peut porter sur les résultats obtenus par ces régimes) on s'aperçoit que les transformations réelles qu'elles ont opérées dans l'économie traditionnelle ont pu être obtenues parce que les techniciens, non pas dans leur totalité mais dans une forte proportion, et pour les raisons énumérées plus haut et, malgré ces bouleversements de structure ont continué à accrocher leur blouse au même clou, tels les fonctionnaires de tous les régimes qui dans leur généralité sont les serviteurs fidèles des adversaires de leurs anciens maîtres.

C'est donc une erreur de considérer les techniciens comme un tout solidement soudé et prêt à déserter l'entreprise à la moindre tentative de gestion. Et en dehors de ceux de plus en plus nombreux susceptibles d'être gagnés à nos conceptions sociales, la majorité, par routine, ne peut dans une forte proportion, et pour les raisons énumérées plus haut et, malgré ces bouleversements de structure ont continué à accrocher leur blouse au même clou, tels les fonctionnaires de tous les régimes qui dans leur généralité sont les serviteurs fidèles des adversaires de leurs anciens maîtres.

L'enthousiasme que créent les transformations révolutionnaires, le goût des responsabilités, à la condition qu'elles soient librement déterminées, les connaissances accrues des hommes, voici les éléments permettant d'accélérer une promotion destinée à remplacer les autres.

La grève gestionnaire, la gestion directe posent des problèmes infinitiment plus difficiles à régler que celui que nous venons d'évoquer. La coordination en cas de grève générale gestionnaire, les risques de répression de l'appareil répressif de l'Etat, autant d'écueils que nous étudierons prochainement. Mais auparavant nous examinerons dans un prochain article deux formes de gestion qui nous sont actuellement proposées.

André BRETON.

LA PEINTURE Miguel G. Vivancos

C'est jusqu'au 29 avril 1950 qu'aura lieu à la Galerie Mirador : « Visions de France », peintures de G. Vivancos. Dans le dépliant édité à cette occasion par la Galerie Mirador, André Breton nous présente l'artiste en ces termes :

MIGUEL G. VIVANCOS

Comme au retour des belles promenades, l'enfant à califourchon sur les épaulles de l'homme — en les croisant ou va du regard de l'un à celui de l'autre pour n'en faire qu'un, et qu'il soit le regard même du bonheur — comme aussi ces fleurs-flammes, les giroflées, jamais si belles que hors de portée au fait des vieux murs, la peinture de Miguel G. Vivancos nous est une indiscernable leçon de candeur et de force. Le don qu'elle manifeste est bien plus que celui qui sacre, à partir de la vie la plus intensément vécue, la plus haute possibilité de recommencement de la vie. L'enfant à jamais sur les épaulles de l'homme, la crête ardente qui détourne les ruines, c'est le regard de notre ami Vivancos qui fut tour à tour

chauffeur, docker, peintre en bâtiment, verrier, mineur, avant de se révéler aux côtés de Durruti, un des plus purs héros de la guerre d'Espagne (c'est au colonel libertaire Vivancos qu'est due, en décembre 1937, la prise de Teruel, c'est lui qui, à la fin de cette guerre en qualité de Commandant militaire de Puigcerda organise de manière impeccable l'évacuation de soixante dix mille républicains).

Ce 14 avril 1950, jour anniversaire de la proclamation de la République espagnole qui a été choisi pour l'ouverture de son exposition, je tiens à honneur de saluer l'homme

qui le défaite momentanée de ses idées et cinq années de camp de concentration en France n'ont rien abattu et dont le surprenant destin est de savoir chanter aujourd'hui comme nul autre ce qu'il soit destiné à : la simplicité d'un village, le printemps d'un marronnier, les vieilles pierres de l'histoire, le dôme en marche des oranges, les petits magasins qui rêvent et l'éblouissement philosophal des blés mûrs.

André BRETON.

SERVICE DE LIBRAIRIE

la Violence, 150 fr. (180 fr.) — PRADAS : L'Anarchie, 10 fr. (20 fr.) — E. MICHEL : Prise de Paris, 100 fr. (120 fr.) — M. BAKOUNINE : L'Anarchie, 15 fr. (25 fr.) — MALENSTAN : L'Anarchie, 20 fr. (25 fr.) — J. GRAVE : La Société mourante et l'Anarchie, 150 fr. (155 fr.)

ETUDES — VOLINE : La Révolution Inconnue, 450 fr. (500 fr.) — M. BAKOUNINE : Révolution Sociale et la Dictature Militaire, 210 fr. (240 fr.) — C.-A. BONTEMPS : L'Esprit Libertaire, 5 fr. (10 fr.) — P. KROPOTKINE : L'Anarchie, son Idéal, sa Philosophie, 30 fr. (40 fr.) — Aux Jeunes Gens, 10 fr. (20 fr.) — R. BOCKER : De l'Autre Rive, 3 fr. (8 fr.) — Y. FOUGER : Réflexions sur l'anarchie, 5 fr. (10 fr.) — F. HODIN : La Peinture et les Politiciens, 30 fr. (30 fr.) — BARBEDETTE : Pour la Justice Economique, 10 fr. (20 fr.) — M. BAKOUNINE : L'Organisation de l'Internationale, 5 fr. (10 fr.) — P. GILLE : L'integration sociale, 10 fr. (20 fr.) — T.L. : La Lutte, 12 fr. (22 fr.) — J. GNOTUS : Anarchie 1934, 12 fr. (22 fr.) — A. PRUDHOMEAUX : Catalogue Libertaire (1934-1937), 40 fr. (55 fr.) — G. LEVAL : Anarchisme et Abondancisme,

du Parti Communiste Français, 480 fr. (550 fr.) — M. BUBER NEUMANN : Prise de Sibérie, 295 fr. (325 fr.) — V. SERGE : L'Affaire Toulaev, 380 fr. (425 fr.) — GUY VINATREL : L'U.R.S.S. concentrionnaire, 150 fr. (180 fr.)

HISTOIRE

A. SERGENT et G. HARMEL : Histoire de l'Anarchie, tome I, 650 fr. (750 fr.) — L. LISAGARAY : Histoire de la Commune, 400 fr. (440 fr.) — C. GRAPOUILLAT : Histoire de la Guerre (tome I), 250 fr. (280 fr.) — R. LUXEMBOURG : L'Ère des Organisateurs, 300 fr. (330 fr.) — ERNESTAN : La Contre-Révolution États-Unis, 15 fr. (20 fr.) — R. LUXEMBOURG : Réforme et Révolution, 90 fr. (105 fr.) — N. YVON : Ce qu'est devenu la Révolution Russe, 60 fr. (75 fr.) — V. SERGE : Le Nouvel Imperialisme Russe, 40 fr. (45 fr.) — R. LOUZON : Ère de l'Amérique, 50 fr. (55 fr.) — M. COULINET : La Tragédie du Mexique, 280 fr. (310 fr.) — C.-A. BONTEMPS : L'Espresso devant l'autorité, 120 fr. (185 fr.) — P.L. TOMORI : Qui succédera au Capitalisme ?, 40 fr. (45 fr.) — M. BAKOUNINE : Pour la Liberté de l'Espresso, 150 fr. (175 fr.) — E. BERTH : Guerre des Servitudes, 200 fr. (230 fr.) — G. LEVAL : Le Communisme, 40 fr. (55 fr.) — DWIGHT MACDONALD : Passé de l'homme, 150 fr. (180 fr.) — A. CELIGA :

la trahison permanente, 150 fr. (180 fr.) — F.A.C.E.B. : Les Bulgares parlent au monde, 50 fr. (60 fr.) — A. ROSSI : Physiologie

(180 fr.) — Ida METT : La Commune

Vers un nouveau "JUIN 36" ?

LES messieurs casqués de la IV^e République, « grands, forts et bêtes », disait le préfet Lépine, viennent, commissaires en tête, de ramasser une petite racée. Quelques boulons et briques leur sont descendus sur le crâne, des étages de la S.N.E.C.M.A., boulevard Kellermann. Il paraît qu'ils ne sont pas contents. Ils sont tout de même là pour ça : pour une fois que leur patron les emploie, ils n'ont pas à se plaindre.

N'empêche que les ouvriers ont été contraints d'évacuer les locaux, et que trois mille d'entre eux vont être chômeurs. Quelques journaux établissent une relation de cause à effet entre ce chômage et le fait que des ingénieurs allemands travaillent à la S.N.E.C.M.A. « sous contrôle français ». Nous ne tomberons pas dans cette facile démagogie : sans être dans le secret, nous supposons que ces ingénieurs ne sont pas trois mille. Ce n'est donc pas leur nombre qui provoque la mise à pied des ouvriers français.

Il y a autre chose de plus important. La S.N.E.C.M.A. est en difficulté depuis des mois. Les usines Bergougnan et Michelin sont en grève depuis de nombreuses semaines, mais les directions ne cèdent pas. La résistance ouvrière s'essouffle.

A Brest, le bâtiment est en grève depuis cinq semaines et on n'aperçoit aucune solution. A Marseille, les dockers en sont

par Fernand ROBERT

au quarantième jour de lutte. Le Bon Marché dépose son bilan et s'apprête à licencier un important personnel. Nous arrivons à ce que nous avons prévu depuis 1946, et singulièrement depuis plusieurs mois : le chômage va brusquement atteindre le niveau de 1935-36. Mais pas une des organisations ouvrières ne met l'accent sur les 40 heures. Il n'est question que d'augmentations de salaires. Nous posons la question : que signifie ce redoutable silence ? Est-il possible que les travailleurs n'aient pas, comme nous, l'impression que « quelque chose ne va pas » ?

Par ailleurs, il est symptomatique que le prolétariat se réigne encore, après des semaines de grève, à continuer la lutte avec les vieux moyens. Nulle part, on ne tente de briser la résistance patronale par une quelconque gestion ouvrière. C'est la preuve qu'il faut encore travailler à répandre la « grève gestionnaire ».

Méfions-nous : il se pourrait que le terrain devienne rapidement propice à une ambiance « Juin 36 ». Il faut être prêts. La machine craque à nouveau de tous côtés. Ce n'est pas encore cette fois qu'elle s'écroulera. Mais, du moins, faut-il en profiter pour l'entamer fortement.

Si nous allons à la bataille avec les vieilles méthodes, nous serons vaincus, soit par le capital, soit par la politique.

Il est temps d'y penser.

LA FARCE DES AUGMENTATIONS DE SALAIRES

NOUS avons dit et redit et répété et ressassé que les augmentations de salaires n'apportent aucune amélioration au sort de l'ouvrier. Nous avons même ajouté : au contraire. Par un paradoxe qui n'est qu'apparence, les augmentations de salaires se traduisent en définitive par une diminution du pouvoir d'achat prolétarien. En bref, donc, une augmentation de la paie équivaut bel et bien à une diminution de celle-ci. C'est un comble, disent les travailleurs. C'est naturel, répondons-nous. Et les organisations ouvrières, quelles qu'elles soient, le savent parfaitement. C'est pourquoi nous pouvons, chaque fois, leur reprocher de leurrir les cotisants, et, chaque fois, dire à ces derniers : « Vous êtes à nouveau bernés ! » C'est encore pour cette raison que nous ajoutons souvent : « L'échelle mobile n'est qu'un palliatif, un succédané de victoire ; ce peut être l'épée de Damoclès ». Car les augmentations de salaires se retrouvent dans les prix de revient. Ce sont donc les consommateurs qui les supportent. Or, les travailleurs sont aussi des consommateurs. Par conséquent, leur situation reste inchangée, puisqu'ils supportent eux-mêmes la charge de cette solissant amélioration de leur sort.

Il semble qu'il n'y ait aucune issue possible à cette situation. En réalité, tout le monde sait ce qu'il faudrait faire, mais personne n'en veut parler autrement qu'en forme de question imprécise. Il faudrait prendre sur les bénéfices capitalistes, mais ce serait toucher aux sacro-saints principes libéraux, qui ne sont que priviléges devant lesquels, cependant, les pouvoirs, comme les chefs syndicaux de tout poils, sont à genoux.

Nous n'allons pas, une fois de plus, expliquer en long et en large le mécanisme de l'affaire, fort simple en vérité. Il nous suffit de cette nouvelle preuve que nous apportent les journaux du 12-4-50 : « à la suite des augmentations de 5 % accordées au personnel, les tarifs du gaz et de l'électricité vont être modifiés. Les tarifs marchandises de la S.N.C.F. vont être augmentés. » D'où il ressort que les dernières grèves « pour les 3.000 francs », n'ont rigoureusement servi à rien. On ne nous en voudra pas de rappeler que nous l'avions prévu.

Nous avions dit qu'il eût beaucoup mieux valu se battre pour les 40 heures. Nous savons bien que, là encore, ce sont les travailleurs

Après avoir lu
ce journal
FAITES-LE CIRCULER !

Merci

On nous écrit :

Draguignan, le 13-3-1950

Cher camarade Joulin,

En réponse à la quinzaine du « Lib » je l'envoie à ton compte Chèque 5561-76 Paris, la somme de 200 francs, car je comprends que les salariés sont en grève, et qu'ils ne peuvent alimenter la souscription habituelle. Quant à moi, je fais partie des non-salariés, et je profite de la circonstance pour répondre à la quinzaine du « Libertaire ».

Nous sommes, nous les non-salariés, le groupe de soutien, le groupe de combat et de choc de notre cher « Lib » qui est lui, le seul guide des salariés, le seul journal éclairant le prolétariat sur le véritable chemin de son émancipation.

Vont-ils enfin comprendre, ces ouvriers, qu'ils doivent faire marcher les usines pour leur propre compte, et non pour celui des capitalistes.

Dans cette attente, reçois, cher camarade, mon salut fraternel.

MABIRE

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

PAS D'UNION DES ÉTATS-MAJORS

Unité à la base

Son origine, la C.G.T.-F.O. prétendait poursuivre l'œuvre des « grands syndicalistes » de la Charte d'Amiens, elle ne s'embarasse plus, présentement, de telles billevesées. Tous ceux qui, dans l'épopée de l'Avenue du Maine, présentent certaines garanties de révolutionnaires, ou simplement de militants honnêtes, s'effacent discrètement devant les supporters d'un réformisme de la plus belle eau ou bien profitent à leur tour de la cause.

La situation nouvelle, créée par la conjoncture économique et sociale dont ils sont les protagonistes, offre à ces syndicalistes abâtardis, d'alléchante possibilité d'assurer, au sein des mouvements ouvriers, une place de premier choix.

Leur fébrilité à faire admettre le principe des conventions collectives, l'ardor qu'ils déploient à défendre les « réalisations sociales » dites avancées, tels les comités d'entreprises et la Sécurité sociale, leur présence constante dans de nombreuses commissions bafouillées et tracassières, et leur opposition systématique à tout ce qui n'émane pas de leurs tiroirs, sont des témoignages irrécusables de leur volonté de bureaucratiser l'organisation syndicale. Outre une rémunération appréciable et insolente, les pontes du réformisme y trouvent un apaisement à leur désir de paraître. Leur contact permanent avec les milieux les plus corrompus amène les inévitables scandales : sur lesquels on met un pudique black-out. Le cas de Bouzanquet, « dé-

fenseur » de la classe ouvrière et actionnaire d'une société capitaliste, comme son « adversaire » Lunet, secrétaire C.G.T. des métiers, membre du Comité central du P.C.F. et actionnaire d'une société capitaliste de Marseille, n'est qu'un symptôme, un produit de la dégénérescence de la C.G.T.-F.O. Et ce n'es-

pas par hasard que ce pape inamovible

n'a pas été répudié ou condamné par ses collègues du Bureau Confédéral. Bien au contraire, ces derniers admettent cyniquement qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre le fait d'être secrétaire syndical et actionnaire en même temps. Car poser le cas Bouzanquet c'était poser celui des Jouhaux, Bothreau et Lafond, de toute la clique de la laïcité du porté-plume. Là aussi, la « loi du milieu » a triomphé.

A. Lafond dans « Force Ouvrière » du 13 avril 1950 déclarait : « Il faut parler entre patrons et représentants d'organisations syndicales agissant dans l'intérêt commun ou agissant dans l'intérêt bien compris des travailleurs... » C'est le comble de l'impudence ! Le premier devoir d'un syndicaliste n'est-il pas précisément de lutter contre le patronat jusqu'à son abolition ? Mais de syndicaliste, ces lamentables baveurs n'osent que le nom, qu'ils se déclarent eux-mêmes, bien hâtivement. Et c'est

pourquoi, quand Racine et Rousseau, des syndicats autonomes (F.N.S.A.) sous le fallacieux prétexte de l'antistalinisme, proposent l'unité organique avec ces gens, nous crions à l'inconscience ou à l'imposture. (Que ferait la C.N.T. dans l'internationale asséchée de Londres ?) Pour nous, il n'y a pas plus méthodiques possibles pour réaliser l'unité du prolétariat. Un collage circonstanciel entre les états-majors ne résoudrait en rien le problème de l'efficacité des luttes. Bien mieux, malgré que nous le déplorions, nous estimons que le fractionnement actuel du mouvement syndical favorise beaucoup plus les minorités révolutionnaires, qu'une centrale monolithique ou totalitaire, où se retrouveraient pêle-mêle tous les fossoyeurs, trop heureux, sous le couvert de l'unité, de sauvegarder leurs prébendes.

Certes, l'union des travailleurs est indispensable. Mais à l'unité des pontifex nous opposons l'unité à la base, sur le tas, sans équivoque, sans compromission. Et tant pis pour les frémagots verbeux de la lutte de classe.

GAULLISTES PÉTAINISTES et Compagnie

On a mené grand tapage autour de l'acte du colonel Réméy, paru dans « Carrefour ». De Gaulle désavoue, tous les journaux prennent position pour ou contre, l'auteur du « papier » à scandale démissionné du Comité Directeur du R.P.F. Beaucoup de bruit pour rien. Dans le geste de Réméy, on retrouve la solidarité de classe et d'intérêt un instant brisée par des circonstances politiques ; et ce dernier éclat de la dispute entre gaullards et pétainistes démontre bien qu'il ne s'est jamais agi que d'une rivalité de clans, que de Gaulle aurait très bien pu être à Vichy et Pétain à Londres, que rien d'essentiel ne sépare ces deux hommes. Aujourd'hui, les jours « glorieux » sont morts. Afin que les usages soient respectés, on voudrait bien que les deux généraux, hier ennemis, se tiennent la main par-dessus les innombrables victimes qui se sont sacrifiées ou pour l'un, ou pour l'autre. Et que l'union de tous les bons français se réalise sur le dos de ceux qui répugnent à l'idéologie de la force. Que tout soit remis en ordre : gaullistes et pétainistes au pouvoir, les autres... Et les rouspétous en prison, à la place des anciens de Vichy.

Dans la banque

Les banquiers ont répondu le 31 mars, à la question qui leur était posée depuis le 17 février.

A

cette date ils ne pouvaient répondre, ne sachant pas encore ce qui serait ailleurs (sic).

Maintenant qu'ils sont fixés (resic), ils répondent : 7 0/0, valeur 1^{er} février.

Nous ne savons pas encore quelle sera la réaction des organisations syndicales, si ce n'est que ces 7 0/0 constituent pour elles une avance à valoir sur les nouveaux salaires professionnels, qui devront obligatoirement figurer dans les conventions collectives, article 1^{er} de la loi du 11 février 1950.

Mais tout ceci n'apporte pas aux employeurs ce qui leur manque : un salaire qui leur permette de vivre.

Fait symptomatique, jusqu'aujourd'hui, à peu près inconnu dans la profession : certains établissements ont dû avancer la date de la paye, tandis qu'il y avait de demandes d'accompagnement.

Dans notre numéro du 3 mars, nous dénoncions la collusion Patronat-Gouvernement, la démolition de la route de la révolution, le moment venu. Nous nous plions, momentanément, aux impératifs de l'heure, mais nous n'abandonnons pas.

Ainsi, le syndicalisme reste, pour les militants qui savent ce qu'ils veulent — et le veulent — un MOYEN. Non pas de renverser la face des choses, car le syndicalisme seul n'y suffit pas. Mais bien le moyen de décrasser, sur le lieu même du travail, des dizaines de cerveaux à la fois, complètement obscurcis par quarante ans de tergiversations, compromissions, capitulations ; oublié par six années de dévotions forcées et obligées au nouveau dieu, père de tous les camps de déportation.

René GUY.

"Maigre" obligatoire

Il est une cantine d'un grand central téléphonique de Paris où s'est passé, le vendredi saint, un incident, à mon sens, fort regrettable.

La banque fut servie, pour le déjeuner, du poisson ou des œufs, au choix ; le soir, le même menu fut, de nouveau, présenté. Plusieurs jeunes gens, éprouvant le besoin d'un repas plus substantiel, protestèrent, demandant de la viande. Il leur fut répondu : « Il n'y en a pas ». Mais, comme ils voyaient du jambon, ils insistèrent, et le refus fut alors catégorique. Leur fut opposé par la gérante. D'où discussion générale, propos acerbes de part et d'autre. Beaucoup de protestataires, travaillant en brigade de 12 heures à 24 heures, ne sont pas autorisés à sortir pour aller dîner au restaurant, et ils durent en passer par le caprice de cette dame, qui devrait se souvenir que la jeunesse a subi assez de jours maigres pendant toute la guerre et les années qui la suivirent, pour avoir acquis le droit de manger à présent ce qui lui fait plaisir.

D'autre part, il est absolument inadmissible que la gérante d'une cantine appartenant au service de l'Etat (qui se dit laïque) puisse imposer les rites d'une quelconque religion à ceux qu'elle a mission de servir, car je ne suppose pas qu'elle avait, pour ce faire, reçu des ordres de ses chefs. Je ne pense pas que ce soit avec des abus de ce genre que la religion catholique arrive à se faire aimer.

FOREST.

A LA S.N.E.C.M.A.

Les camarades libertaires et sympathisants libertaires travaillant à la S.N.E.C.M.A. sont priés de passer jeudi matin au 145, quai de Valmy, à 11 heures ; dans l'impossibilité de se déranger, écrire au camarade Joyeux, 145, quai de Valmy.

C. N. T.

MILITANTS, TRAVAILLEURS ET AMIS vous assisterez le

DIMANCHE 30 AVRIL
AU MEETING COMMEMORATIF
DU 1^{er} MAI

Qui se tiendra à la Grande Salle de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, et sera une affirmation internationaliste, avec la participation de plusieurs sections de l'Association Internationale des Travailleurs.

* * *

TOULOUSE-ESPERANTO

A partir du 19 avril 1950, un cours gratuit de langue internationale aura lieu chaque mercredi, de 21 heures à 22 h. 30 dans les locaux de la Maison des Syndicats, Cours Dillon, Toulouse.

PETITE CORRESPONDANCE

Nous prions le camarade Cheminot qui nous a écrit dernièrement de nous communiquer son adresse afin que nous puissions lui répondre.

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Centr. du Croissant

19, r. du Croissant, Paris.